

maritime; les troupes ordinaires s'adaptèrent le mieux du monde au service de la flotte; et nous savons telle grande bataille navale où les Romains ayant, il est vrai, à bord des troupes de débarquement, on a pu compter jusqu'à cent vingt légionnaires par navire. — Ainsi parvinrent-ils à créer une marine capable de tenir tête aux Carthaginois. On commet une grossière erreur quand l'on fait une sorte de conte de fée de cette création de la flotte de la République, et on manque le but en en parlant comme d'un miracle! Pour admirer, ne faut-il pas comprendre? Les Romains ne firent point autre chose qu'une œuvre grande et nationale. Ils surent très-bien voir ce qui était nécessaire et ce qui était possible, et s'aidant du génie qui invente, de l'énergie qui décide et qui exécute, ils tirèrent leur patrie d'une situation difficile, plus difficile qu'ils ne l'avaient eux-mêmes crû.

Victoire navale  
de Mylæ.

260 av. J.-C.

Les débuts ne furent point heureux. Leur amiral, le consul *Cnæus Cornelius Scipion*, ayant pris la mer avec les dix-sept premiers navires achevés (494), mit le cap sur Messine, et eut en route la velléité de s'emparer de *Lipara* par un coup de main. Mais tout à coup une division de la flotte carthaginoise, stationnée à *Panorme*, vint l'enfermer dans le port de l'île, où il avait jeté l'ancre, et le fit prisonnier sans coup férir avec son escadre. Ce contre-temps n'empêcha pas l'armée principale de s'embarquer sur les autres navires, quand ils furent prêts, et de faire aussi voile vers Messine. Le long de la côte d'Italie, elle rencontra à son tour une escadre carthaginoise envoyée en reconnaissance, et plus faible qu'elle. Après lui avoir infligé des pertes qui contre-balançaient le premier échec subi par les Romains, elle entra victorieuse dans Messine, où le second consul *Caius Duilius* prit le commandement au lieu et place de son collègue captif. La flotte carthaginoise sortit de

*Panorme*, commandée par Hannibal, son amiral, et s'en vint heurter les Romains au nord-ouest de la ville, à la hauteur du promontoire de Mylæ [*Milazzo*]. Ce fut vraiment dans ce jour que la marine de Rome eut à faire ses premières et sérieuses preuves. A la vue de ces navires mauvais voiliers et lourds, l'ennemi croit avoir devant lui une proie facile, et se précipite en désordre sur les Romains : mais ceux-ci abattent leurs ponts volants, dont l'effet est décisif. Les galères carthaginoises sont accrochées et prises à l'abordage au moment même où elles arrivent séparées les unes des autres : qu'elles se présentent par l'avant ou par les flancs, le dangereux engin tombe sur elles. A la fin du combat, cinquante vaisseaux environ, la moitié de la flotte carthaginoise, étaient coulés ou pris; et parmi ceux-ci la galère amirale elle-même, jadis bâtie par Pyrrhus. Le résultat de la victoire était grand : plus grande encore fut l'impression qu'elle produisit; Rome devenait tout à coup une puissance maritime : elle allait sans doute apporter sur ce champ nouveau toutes ses ressources, toute son énergie, et mener promptement à fin cette guerre qui menaçait de ne jamais finir, ou de ruiner de fond en comble tout le commerce de l'Italie!

Deux routes conduisaient au but. On pouvait attaquer Carthage dans les îles italiennes, et assaillir l'un après l'autre ses établissements des côtes de Sicile et de Sardaigne. Une telle entreprise n'avait rien que de praticable à l'aide d'opérations bien combinées et par terre et par mer. Ce premier résultat atteint, la paix se concluait moyennant l'abandon des îles par les Carthaginois : que si la diplomatie échouait, ou si ce n'était pas assez de leur imposer un tel sacrifice, on avait alors l'option de porter la guerre en Afrique. — On pouvait encore négliger les îles, et se jeter de suite et directement sur l'Afrique avec toute l'armée, non point en

Guerre  
sur les  
côtes de Sicile  
et de Sardaigne.

006542



téméraires et en aventuriers comme Agathocle, qui brûla ses vaisseaux, et mit tout son enjeu sur une victoire à remporter contre des gens désespérés; mais en prenant soin, au contraire, d'assurer et de couvrir les communications de l'armée d'invasion avec l'Italie. En cas pareil, ou l'ennemi terrassé serait trop heureux de subir une paix raisonnable, ou, si l'on aimait mieux pousser jusqu'aux extrémités dernières, il était condamné à un complet assujettissement. — La République s'arrêta d'abord au premier système. Dans l'année d'après la bataille de *Mylæ* (495), le consul Lucius Scipion s'empara du port d'*Alérie*. Nous possédons encore la pierre tumulaire relatant le haut fait du général romain<sup>1</sup>. Par là, la Corse devient une station maritime menaçant la Sardaigne. Scipion tente même une descente sur la côte nord de cette île; mais il échoue devant *Olbia* [*Terra-Nuova*, auj.] faute de troupes de débarquement. En 496, les Romains sont plus heureux: ils pillent les bourgs et les cités ouvertes sur les rivages; mais ils ne peuvent encore prendre pied. En Sicile, ils ne font pas de nouveaux progrès. Hamilcar leur tient tête avec la plus habile énergie, luttant et sur terre et sur mer, avec le fer et avec les armes de la propagande politique. Parmi les nombreuses petites villes de l'intérieur, bon nombre se détachent tous les ans; et il faut à grande peine les arracher de nouveau des mains de l'Africain. Dans les places maritimes, les Carthaginois demeurèrent inattaqués, notamment à *Panorme*, leur principale forteresse, et à *Drepana* [*Trapani*], où Hamilcar vient de transporter toute la population d'*Eryx* derrière de plus solides murailles. Une seconde grande bataille navale est livrée sous le

259 av. J.-C.

258.

<sup>1</sup> [V. *Corp. Insc. Rom.*, p. 18, n° 32. — V. T. Liv., *ep.*, 17. — Zonaras, 8, 11. — Florus, 1, 18, etc., etc.]

cap de *Tyndaris* [à l'ouest de *Mylæ*], et les deux armées s'attribuent respectivement la victoire, sans que la situation soit en rien modifiée. L'absence de résultats après tant d'efforts tenait-elle à la division du commandement, à ces mutations rapides dans le personnel des généraux romains, empêchant toute direction suivie, toute concentration dans la même main d'une multitude de petites opérations de détail? Tenait-elle à une cause plus générale, au système militaire même, alors que dans l'état de la science stratégique toutes les difficultés étaient encore pour l'assaillant (II, p. 227), pour les Romains surtout, peu versés encore dans les secrets de l'art savant de la guerre?

Quoi qu'il en soit, et bien qu'il eût été mis un terme au pillage et à l'incendie des villes maritimes italiennes, leur commerce n'en était pas moins ruiné, après comme avant la construction de la flotte. Fatigué de ces tentatives sans résultats, impatient de finir la guerre, le Sénat change enfin de plan de campagne. L'attaque de l'Afrique est résolue. Au printemps de 498, une flotte de trois cent trente navires part pour les côtes libyques: elle a pris des troupes de débarquement, à l'embouchure de l'*Himère* [*Fiume Salso*] sur le rivage sud de la Sicile. Quatre légions sont emmenées par les deux consuls, capitaines éprouvés tous les deux, *Marcus Atilius Régulus* et *Lucius Manlius Volso*. L'amiral carthaginois laisse les Romains monter à bord: mais une fois en mer, ils se heurtent contre la flotte ennemie qui les attend en ligne à la hauteur d'*Ecnomos* [*monte Serrato*] et leur barre le passage. Rarement de plus grandes masses luttèrent sur les flots. La flotte romaine, sur ses trois cent trente navires, comptait environ cent mille hommes d'équipage, non compris les quarante mille soldats de terre: les Carthaginois avaient trois cent cinquante voiles, non moins puissamment armées;

Attaque dirigée  
contre l'Afrique.

256 av. J.-C.

Victoire navale  
d'*Ecnome*.



en sorte que trois cent mille hommes peut-être allaient s'entre-choquer et décider de la guerre entre les deux grandes cités rivales. Les Carthaginois formaient une longue et unique ligne, appuyant sa gauche au rivage sicilien. Les Romains se rangèrent en triangle, le vaisseau amiral des deux consuls à la pointe, à droite; à gauche, la première et la deuxième escadre en ordre oblique; la troisième formant le triangle à l'arrière, et menant en remorque les transports que remplissait la cavalerie. Ainsi serrés les uns contre les autres, ils se jetèrent sur l'ennemi. Une quatrième division, division de réserve, les suivait à plus lente allure. Devant le coin qui s'enfonçait au milieu de ses navires, la ligne carthaginoise fléchit aussitôt : le centre recula à dessein pour éviter le choc, et après son mouvement, le combat s'engagea sur trois points séparés. Pendant que les amiraux romains poursuivent le centre avec leurs deux divisions en aile, et que la mêlée s'engage, la gauche des Africains s'élança sur la troisième escadre, embarrassée de ses remorques et restée en arrière; elle la presse et la pousse irrésistiblement à la côte : d'un autre côté, l'escadre de réserve se voit tournée par la haute mer et attaquée aussi à l'arrière par l'aile droite carthaginoise. La première des trois batailles fut promptement terminée : trop faible contre les deux divisions qui l'assaillaient, le centre des Carthaginois prit la fuite. Mais les deux autres escadres romaines avaient affaire à un ennemi de beaucoup plus fort. Elles tinrent bon néanmoins dans le combat corps à corps, grâce à leurs terribles ponts volants, et bientôt elles virent arriver à leur secours les navires victorieux des deux consuls. La réserve romaine put alors se dégager, et l'aile droite ennemie, cédant au nombre, gagna au large. Ce second combat terminé à l'avantage des Romains, tous leurs navires valides se réunirent et coururent sur l'aile gauche car-

thaginoise, qui s'obstinait à poursuivre leur arrière-garde et ses remorques. Pris à dos, enveloppés, tous les vaisseaux qui la composaient furent capturés. Ailleurs, les pertes avaient été à peu près égales, vingt-quatre vaisseaux romains contre trente vaisseaux carthaginois, coulés : mais les Romains avaient pris soixante-quatre navires. Quelque affaiblis qu'ils fussent, les Carthaginois n'en essayèrent pas moins de couvrir la côte africaine; et se reformant dans le golfe de Carthage, ils s'y tinrent prêts pour une seconde bataille.

Les Romains, au lieu d'aborder sur le rivage occidental de la presqu'île placée au-devant de la rade, allèrent prendre terre à l'est, dans la baie de *Clupéa*<sup>1</sup>. Là se trouvait, abritée contre tous les vents, une forteresse maritime excellente, et adossée à une colline s'élevant en dos d'âne au-dessus de la plaine. Ils débarquèrent sans nul obstacle, s'établirent sur la hauteur, organisèrent leur campement naval avec ses retranchements (*castra navalia*<sup>2</sup>), et entamèrent les opérations à terre. Déjà leurs soldats parcoururent et ravagèrent le pays; ils ramassèrent vingt mille esclaves qui sont envoyés à Rome. Ainsi cette entreprise hardie était couronnée par un succès inouï du premier coup : sans grands sacrifices, on touchait au but. Telle était la confiance des Romains, que le Sénat crut pouvoir faire revenir en Italie la majeure partie de la flotte et la moitié de l'armée. Marcus Régulus resta seul en Afrique avec quarante navires, quinze mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux. Et cette témérité sembla justifiée d'abord. Les Carthaginois découragés n'osaient plus tenir la plaine : ils se firent battre une première fois dans un défilé boisé où leur cavalerie et leurs éléphants ne pouvaient agir. Les

Régulus  
debarque  
en Afrique.

<sup>1</sup> [On *Aspis*, auj. *Aklib*.]

<sup>2</sup> [V. Rich. *Dict.* v° *Castrum*.]



villes se rendaient en masse ; les Numides révoltés inondaient les campagnes. Régulus, espérant mettre au printemps le siège devant Carthage, alla prendre ses quartiers d'hivers à *Tunès* (*Tunis*), presque sous ses murs.

Les Carthaginois demandent en vain la paix.

Préparatifs de résistance.

Les Carthaginois avaient perdu courage : ils demandèrent la paix. Mais le consul leur fit les conditions les plus dures. Abandon de la Sicile et de la Sardaigne ; alliance avec Rome sur le pied d'une inégalité désastreuse. Ils n'auraient plus de marine de guerre à eux, et fourniraient des vaisseaux à leur rivale ! C'était réduire Carthage au niveau de Naples et de Tarente. Comment se soumettre à de telles exigences tant qu'il lui restait une armée en campagne et une flotte en mer, tant que ses murailles étaient encore debout ? C'est le propre des Orientaux, même de ceux tombés le plus bas, de s'enflammer d'un puissant désespoir à l'approche du péril ! Ainsi fit Carthage : puisant une énergie nouvelle dans sa détresse extrême, ses efforts dépassèrent tout ce qu'on aurait pu attendre de son peuple de marchands et de boutiquiers. Hamilcar, le général si heureux jadis dans la petite guerre menée par lui contre les Romains en Sicile, ramena en Libye l'élite des troupes de l'île, noyau excellent pour l'armée nouvellement levée : ses relations et son or procurèrent à Carthage les bandes innombrables des magnifiques cavaliers numides, et des mercenaires grecs accourus en foule et placés sous le commandement d'un capitaine fameux, du Spartiate *Xanthippe* : le talent d'organisation et le génie militaire de celui-ci furent d'un immense secours à ceux dont il servait la cause<sup>1</sup>. Tout l'hiver fut consacré à ces prépa-

<sup>1</sup> Je crois exagérés les récits selon lesquels Carthage n'aurait dû son salut qu'à Xanthippe et à ses talents militaires. Les officiers carthaginois n'avaient pas besoin sans doute qu'il vint leur apprendre que la cavalerie légère des Africains s'employait en rase campagne avec tout avantage, et bien mieux que dans les pays de montagnes et de forêts.

ratifs. Pendant ce temps le Romain resta oisif à Tunès. Ignorait-il l'orage qui s'amassait sur sa tête ? L'honneur militaire lui interdisait-il les mesures commandées pourtant par sa situation ? Il lui eût fallu, renonçant à l'idée d'un siège dont la tentative même ne lui était plus possible, s'enfermer au plus tôt dans son réduit de Clupéa, et attendre ! Au lieu de cela, il reste avec une poignée de soldats devant les murs de la capitale ennemie ; il néglige d'assurer ses derrières et sa retraite vers le camp naval retranché : il néglige par-dessus tout d'entamer des négociations avec celles des tribus numides qui s'étaient mises en révolte, et de leur acheter aussi la facile et précieuse ressource d'une cavalerie légère qui lui faisait absolument défaut. C'était se placer de gaieté de cœur, soi et son armée, dans la situation où avait échoué jadis l'aventureux désespoir d'Agathocle. Donc, à l'ouverture du printemps (499), les choses avaient bien changé. Les Carthaginois se mettent les premiers en campagne et offrent la bataille aux Romains. Ils avaient intérêt à en finir avec Régulus avant que des renforts lui fussent envoyés d'Italie. Par cette même raison, les Romains auraient dû refuser le combat. Mais dans leur présomptueuse confiance, ils se crurent invincibles en rase campagne, et ils marchèrent à l'ennemi en dépit de leur moindre nombre (car si des deux côtés l'infanterie était égale, les Carthaginois l'emportaient grâce à leurs quatre mille cavaliers et leurs cent éléphants). Les légions enfin avaient le désavantage du terrain : les Carthaginois se développaient tout à l'aise dans la plaine voisine. Xanthippe les commandait ce jour-là. Il jeta d'abord sa cavalerie sur celle de l'ennemi, qui, comme

Polybe lui-même ne s'est pas assez tenu en méfiance contre ces traditions erronées, écho des récits vantards des corps de gardes grecs. — Quant à soutenir qu'après la victoire les Carthaginois auraient mis Xanthippe à mort, c'est là une invention pure : il s'en retourna librement, entrant même, à ce qu'il paraît, au service de l'Égypte.

255 av. J.-C.

Défaite de Régulus.



d'ordinaire, était postée aux deux ailes; et l'on vit en un clin d'œil disparaître les minces escadrons légionnaires sous les profondes masses de cheveu-légers numides; puis l'infanterie latine fut aussitôt débordée et enveloppée. Inébranlables devant l'ennemi, les Romains n'en marchent pas moins tout droit contre l'infanterie carthaginoise, et bien que gênés à la droite et au centre par les éléphants rangés en bataille qui couvrent les Carthaginois, leur aile gauche tourne la ligne de ces animaux, se précipite sur l'aile droite africaine, et la met en déroute. Mais ce mouvement, tout heureux qu'il fût, avait séparé en deux l'armée romaine. Le corps principal, arrêté en tête par les éléphants, assailli sur ses flancs et en queue par la cavalerie, se forme en carré et se défend avec une constance héroïque, puis enfin succombe et se rompt sous le poids des masses ennemies. Quant à l'aile gauche, d'abord victorieuse, elle se trouve tout à coup en face des bataillons libyens de l'infanterie carthaginoise, lesquels n'ont point encore combattu, et l'accablent sans peine. Le terrain se prêtant au déploiement des cavaliers numides, déjà supérieurs par le nombre, les Romains sont écrasés, hachés ou pris : deux mille hommes seulement, troupes légères de pied et de cheval, dispersés à la première heure, ont pris de l'avance pendant que les légionnaires se font tuer sur place et se réfugient à grande peine dans Clupéa. Parmi les rares prisonniers se trouvait le consul, qui mourut plus tard à Carthage. Sa famille, dans la supposition que l'ennemi lui avait fait subir un traitement qui violait les usages de la guerre, le vengea odieusement sur deux nobles Carthaginois captifs, pour lesquels les esclaves eux-mêmes se sentirent pris de pitié : ils allèrent dénoncer leur inique supplice. Les tribuns intervinrent<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On ne sait rien sûrement de la fin de Régulus. Son envoi à Rome,

La terrible nouvelle arriva bientôt à Rome. Tout d'abord on courut au secours de la petite garnison de Clupéa. Une flotte de trois cent cinquante voiles mit à la mer, remporta une belle victoire en vue du *cap Herméen*<sup>1</sup>, laquelle ne coûta pas moins de cent quatorze navires aux Carthaginois, et arriva devant la ville, à temps encore pour sauver les malheureux débris de l'armée de Régulus. Envoyée avant la bataille, elle eût pu changer la défaite en triomphe, et mettre fin d'un coup aux guerres entre Rome et Carthage. Mais les Romains avaient perdu la tête : après un combat heureux sous Clupéa, ils embarquent leur monde et s'en retournent en Italie, abandonnant à la légère une place importante, facile à défendre, et qui leur ouvrait un pied en Afrique. Faute plus grande encore, ils livrent sans défense tous leurs alliés du continent à la vengeance des Carthaginois. Pour ceux-ci l'occasion était trop belle ! Ils s'en saisissent afin de remplir leur trésor vide, et font durement sentir à leurs sujets les conséquences de l'infidélité commise. Ils les chargent d'une contribution de guerre de 1000 talents d'argent (1,700,000 *thal.* [ou 6,275,000 fr.]) et de 20,000 bœufs. Dans toutes les tribus qui ont passé aux Romains, les *cheiks* sont attachés à la croix. Trois mille, dit-on, périrent : cette cruelle et odieuse punition ne sera pas pour peu de chose dans l'explosion de la grande révolte qui mettra l'Afrique en feu quelques années plus tard ! — Comme si la fortune, après avoir comblé les Romains, eût voulu aujourd'hui se montrer con-

que les uns placent en 503, les autres en 513, n'est nullement un fait démontré. Dans les temps postérieurs, alors que les vicissitudes de la fortune romaine servaient de thème dans les écoles, Régulus est devenu le type du héros malheureux, comme Fabricius celui du héros pauvre : leur nom défraye une foule de contes et d'inventions obligées. Paillettes et clinquant maladroitement jetés sur le costume simple et sévère de l'histoire !

<sup>1</sup> [Qu'on croit le même que le *Pulchrum Promontorium*, ou *Cap Bon.*]

Les Romains  
évacuent  
l'Afrique.



stamment hostile, leur flotte, au retour, perdit les trois quarts de ses vaisseaux et de son monde dans une terrible tempête; il n'en rentra que quatre-vingts au port (juillet 499). Les capitaines de bord avaient pronostiqué le danger, mais les amiraux improvisés à la veille de l'expédition n'en avaient pas moins ordonné le départ.

255 av. J.-C.

La guerre recommence en Sicile.

Ces prodigieux succès permirent aux Carthaginois de reprendre aussitôt l'offensive en Sicile. *Hasdrubal*, fils d'Hannon, descend à *Lilybée* avec une puissante armée, laquelle, munie d'éléphants en nombre inusité, (on en comptait cent quarante), semblait de force à tenir la campagne contre les Romains. Les dernières luttas avaient donné la preuve qu'avec l'aide de ces animaux de combat et d'une bonne cavalerie, il serait possible de suppléer à la faiblesse du soldat de pied. — Les Romains, de leur côté, reprirent leurs opérations dans l'île. La destruction de l'armée d'Afrique, l'évacuation volontaire de Clupéa, nous font voir que dans le Sénat l'influence était revenue à ceux qui, ne voulant pas d'une expédition en Libye, insistaient au contraire pour la conquête de la Sicile. Dans tous les cas, il fallait une flotte : celle qui avait vaincu à *Mylæ*, à *Ecnome* et au *cap Herméen* n'existait plus. On en mit une autre en chantier. Deux cent vingt coques de navires furent commencées et construites à la fois, entreprise inouïe jusqu'alors : au bout de trois mois, chose à peine croyable, les navires achevés étaient prêts à prendre la mer. Au printemps (500) la flotte romaine, comptant trois cents vaisseaux, neufs pour la plupart, se montre sur la côte nord de la Sicile. Une attaque heureuse, par mer, livre aux Romains Panorme, la principale place des Carthaginois; ils s'emparent de même d'autres cités plus petites, de *Solus*, de *Cephalædion*, de *Tyndaris*<sup>1</sup> : sur tout le rivage septentrional, il

254.

<sup>1</sup> [*Cefalu*; *Santa-Maria in Tindaro*, non loin de Milazzo.]

ne reste plus aux Carthaginois que la seule ville de *Thermæ*. A dater de ce jour, Panorme, demeurée au pouvoir des Romains, devient l'une de leurs plus importantes stations. A l'intérieur, la guerre traîne en longueur, les deux armées se tenant en face l'une de l'autre, devant Lilybée, sans que les généraux de la République, qui ne savent comment trouver prise sur les éléphants, osent tenter une bataille décisive. L'année suivante (501), les consuls, au lieu de poursuivre des avantages assurés sur les rivages de l'île, se dirigent vers l'Afrique, non pour y faire une descente, mais tout simplement pour y piller les villes maritimes. Leur expédition réussit d'abord sans obstacle; mais bientôt ils s'engagent au milieu des bas-fonds de la *petite Syrte*, inconnus à leurs pilotes, et dont ils ont peine à se tirer; puis, entre la Sicile et l'Italie, ils essuient une tempête qui leur coûte cent cinquante vaisseaux. Cette fois encore, quand les pilotes demandaient instamment qu'il leur fût permis de ranger la côte, les consuls leur avaient ordonné, en sortant de Panorme, de mettre droit le cap sur Ostie, en pleine haute mer. — Les pères du Sénat perdirent courage : la réduction de la flotte de guerre à soixante voiles seulement fut décidée. La guerre sur mer devait dorénavant se limiter à la défense des côtes et aux transports. Par bonheur, à ce même moment, la guerre en Sicile prenait une tournure meilleure. En 502, *Thermæ*, l'unique place qui tenait encore sur la côte du nord, et l'île importante de *Lipara* (*Lipari*) sont prises : et enfin le consul *Gaius Cæcilius Métellus* remporte une brillante victoire devant Panorme sur l'armée et les éléphants de l'ennemi (été de 503). Imprudemment menées en avant, les énormes bêtes furent assaillies tout à coup par l'infanterie légère des Romains, cachée dans les fossés de la place; elles s'y précipitèrent en partie, ou se

253 av. J.-C.

Temps d'arrêt dans la guerre navale.

252.

Victoire des Romains sous les murs de Panorme.

251.

<sup>2</sup> [*Thermæ Himerenses* : auj. *Termini*.]



retournèrent contre les Carthaginois, qui se pressaient pêle-mêle avec eux sur la plage, s'efforçant de regagner leurs vaisseaux. Cent vingt éléphants ayant été pris, les Carthaginois perdaient avec eux ce qui faisait la force de leur corps d'armée. Il ne leur restait plus qu'à s'enfermer de nouveau dans leurs villes fortes. Bientôt *Eryx* succomba (505) : *Lilybée* et *Drepana* seules tiennent encore. Pour la seconde fois, Carthage sollicite la paix ; mais depuis la victoire de Métellus et l'affaiblissement de la rivale de Rome, le parti de la guerre a pris toute l'influence dans le Sénat. Les propositions de paix sont rejetées ; l'investissement des deux villes siciliennes est décidé, et pour aider à le mener vigoureusement, une flotte de deux cents vaisseaux met à la voile. Le siège de Lilybée a été le premier grand siège qu'ait régulièrement entrepris l'armée romaine : il fut aussi l'un des plus opiniâtres que mentionne l'histoire. Un succès important signale ses débuts. La flotte romaine parvenant à se loger dans le port, la ville se trouva aussi bloquée du côté de l'eau. Mais les assiégeants ne pouvaient complètement fermer la mer. En dépit des corps morts coulés à fond et des palissades amoncelées ; en dépit de la plus exacte surveillance, les fins voiliers de l'ennemi, qui connaissent mieux les écueils et les passes, sûrent établir des communications régulières entre la ville assiégée et la flotte carthaginoise à l'ancre dans le port de Drepana. Puis bientôt cinquante navires phéniciens forçant le passage, débarquèrent des vivres avec dix mille hommes de renfort, et purent s'en retourner sans être attaqués. A terre, l'armée assiégeante ne réussit pas mieux. L'attaque commença dans les règles : les machines furent établies, et au bout de peu de temps, six tours croulèrent dans la muraille de la place ; déjà la brèche paraissait praticable, mais on avait compté sans l'habileté du défenseur de la ville, *Himilcon*. Derrière la brèche, on

248 av. J.-C.

Siège  
de Lilybée.

vit tout à coup s'élever une seconde muraille qu'il venait de construire. Les Romains tentèrent alors de nouer des intelligences avec la garnison : leur dessein fut encore déjoué. Enfin, après une première sortie malheureuse, les Carthaginois, profitant d'une nuit d'orage, allèrent mettre le feu à toutes les machines de siège. Les Romains, renonçant alors à tous leurs préparatifs d'assaut, réduisirent le siège à un blocus par terre et par mer. Expédient modeste, qui reportait le succès à un avenir lointain. Ils étaient hors d'état d'ailleurs d'empêcher l'approche des navires africains. Durant ce temps, l'armée de siège, à terre, avait à lutter contre des difficultés non moins sérieuses. La cavalerie légère de l'ennemi, nombreuse et audacieuse dans ses attaques, lui coupait fréquemment ses convois : et d'une autre part, les maladies, inhérentes au sol malsain d'alentour, la décimaient déjà. Et pourtant si grande était l'importance de la place, qu'il eût mieux valu encore, au prix des plus pénibles travaux, attendre l'heure tant souhaitée de sa chute infaillible. Mais le nouveau consul, *Publius Claudius*, crut que c'était trop faire que de tenir Lilybée investie : il voulut encore une fois changer le plan des opérations. Avec la flotte maintenant nombreuse et garnie de nouvelles troupes, il crut pouvoir surprendre les Carthaginois, postés dans leur havre de Drepana. Le voilà donc qui part à minuit avec toute l'escadre de blocus, ayant à bord un grand nombre de volontaires tirés des légions ; et au lever du soleil il arrive en bon ordre devant l'ennemi, sa droite appuyée à la terre, sa gauche étendue vers la haute mer. L'amiral phénicien *Atarbas* commandait à Drepana. Quoiqu'il ne s'attendît point à une attaque, il ne perdit point la tête ; et loin de se laisser enfermer, au moment où les Romains arrivaient, rangeant la côte, et entraînant dans le port ouvert en croissant vers le sud, il en sortit de l'autre côté demeuré encore

Défaite navale  
des Romains  
à Drepana.



libre, et mit aussitôt ses vaisseaux en ligne. Cette manœuvre obligea l'amiral romain à retirer au plus vite ceux de ses navires déjà entrés dans le port, et à se préparer lui-même au combat. Mais dans son mouvement de retraite il perdait le choix de la position. Assailli par l'ennemi qu'il avait voulu attaquer, il avait sa ligne débordée par cinq des vaisseaux d'Atarbas : le temps lui avait manqué pour se développer complètement en partant du port ; et d'ailleurs, il était serré de si près à la côte, que ses transports ne purent ni se retirer, ni aller se placer derrière la flotte pour lui donner et en recevoir secours. La bataille était perdue avant qu'elle commençât, et la flotte de Rome, étroitement enveloppée, devait tomber presque tout entière dans les mains des Africains. Le consul évita d'être pris, en s'enfuyant d'abord ; mais il perdait quatre-vingt-treize vaisseaux, plus des trois quarts de la flotte de blocus, et avec eux le noyau et l'élite de ses légions. Telle fut la première et l'unique grande victoire navale que les Carthaginois aient jamais remportée sur les Romains.

Elle eut immédiatement de considérables résultats. Lilybée cessa d'être sérieusement bloquée du côté de la mer. Les restes de la flotte, battus à Drépana, allèrent bien y reprendre leur poste, mais il leur fut impossible désormais de fermer l'entrée du port ; et s'ils n'avaient eu l'appui de l'armée de terre, l'escadre carthaginoise les eût pris ou détruits. Ainsi la folle et coupable imprudence d'un officier inexpérimenté avait anéanti en un moment tous les avantages conquis au prix de tant d'efforts, après un si long siège, et tant de sang répandu.

Les Romains possédaient encore quelques vaisseaux : malheureusement, ce qu'avait épargné le désastre dû à la témérité d'un des consuls, l'inintelligence de l'autre acheva de le perdre. Le second consul, *Lucius Junius Pullus*, avait mission d'embarquer à Syracuse les vivres

Destruction  
de leur flotte  
de transport.

et munitions destinés à l'armée de siège, et de longer la côte du sud, convoyant les transports avec la deuxième flotte, qui comptait cent vingt navires de guerre. Mais au lieu de tenir tous ses vaisseaux réunis, il commit la faute de dépêcher les premiers transports en avant, sans protection aucune, se réservant de suivre un peu plus tard avec les autres. *Carthalo*, amiral en second des Carthaginois, commandait alors les cent voiles choisies qui bloquaient les Romains dans le havre de Lilybée. Il apprend ce qui se passe, et aussitôt, se portant au sud, il se jette entre les deux divisions de la flotte de Pullus, et les contraint à se réfugier dans les deux rades de *Géla* et de *Camarine*. L'ennemi les vient attaquer sur ces plages inhospitalières : il est vaillamment repoussé, grâce aussi aux engins de guerre partout établis depuis quelque temps déjà le long des côtes. Mais se réunir et continuer sa route, c'était ce à quoi il ne fallait plus songer, et Carthalo put s'en remettre aux éléments du soin d'achever son ouvrage. Aux premiers gros temps, les deux escadres ramassées dans ces mauvais parages sont entièrement détruites, pendant que le Carthaginois, manœuvrant en haute mer, échappe sans peine ni dommage à la tempête. Les Romains avaient d'ailleurs pu sauver en grande partie les équipages et les cargaisons (505).

Le Sénat ne savait plus que faire. Déjà la guerre sévissait depuis seize ans, et l'on semblait plus loin du but qu'à la première année des hostilités. On avait perdu quatre grandes flottes, dont trois ayant une armée romaine à bord. Une quatrième armée, toute de troupes d'élite, avait péri en Libye, sans compter d'autres et innombrables sacrifices qu'avaient coûté tous les petits combats sur mer, les batailles livrées en Sicile, l'attaque ou la défense des places et des positions, et enfin les maladies ! Il s'était fait une énorme dépense de vies hu-

249 av. J.-C.

Embarras  
des Romains.